

Poèmes

Laurent Fadanni

Number 112, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fadanni, L. (2007). Poèmes. *Moebius*, (112), 67–72.

LAURENT FADANNI

Poèmes

TEXTE 1

nous avons rencontré la mort un soir d'été et il était tard
et la lumière était restée allumée nous l'avons invitée à
notre table nous l'avons assise à nos côtés nous lui avons
dressé un couvert étincelant sur une nappe impeccable-
ment droite la mort a souri et ses dents étaient d'une
blancheur clinique

clic

clic

clic

la porte s'ouvre et se referme indéfiniment

clic

un courant d'air s'engouffre dans des couloirs vides où
nos ombres se tiennent grelottantes et à genoux cloîtrées
dans la crainte du devenir crash contre ce mur mental
sur lequel sont gravés en lettres capitales nos échecs les
douleurs savantes ont toujours une à deux longueurs
d'avance sur les bonheurs futiles nous arrivons toujours
derniers sur la ligne de départ et la détonation au lieu de
nous arracher à l'attraction des astres nous cloue sur place
il ne reste que peu de choses un peu de poudre rose entre
les dents qui se récurve à coup des cure-dents métalliques
marteaux phalliques entre les mains de petits dieux pria-
pes qui manifestement s'éclatent à creuser dans nos chairs
laidés des courants d'air climatisé c'est l'hiver et contem-
pler le soleil me laisse de glace

TEXTE 2

il y a d'abord une goutte qui tombe à intervalles réguliers

flic
flac
flic
flac

et dont l'écho se réverbère dans ce qui semble être une cave ensuite et très progressivement arrive la musique qui sous la forme de signaux complexes agit directement sur le cerveau c'est alors une secousse sorte de réflexe sismique localisé dans les tripes des coupes grammaticales comme des cisailles travaillent les idéaux cannibales et fiers de l'être un grand éclat sonore remonte en flash back direction le cortex et les palpitations mentales se manifestent par des poils qui se dressent sur la tête microscopiques

aïe

voilà que la lumière des stroboscopes parle c'est des pulsions telluriques qui ont pris les commandes du bateau tandis que se poursuit inéluctable la déformation de la cervelle pensante les envies de meurtre soudain noyées sous des tombées de roses synthétiques ce qui existe en dehors de la bulle est problématique et commande une attitude digne du degré zéro de la pensée qui voudrait crier mais se tait de peur d'articuler quelque parole audible qui d'un bond ferait régresser le singe vibrant au stade d'homo sapiens sapiens ce serait dommageable pour les voyages à quatre pattes les envolées sauvages de pilules en lianes prenez garde ils préparent une attaque à coup de formules géométriques il faut pousser le volume sismique au maximum par l'action conjuguée de nos gorges déployées

TEXTE 3

Elle a commencé à se déshabiller avec une atroce indifférence, des gestes lents, précis, comme des lames tranchant le silence, comme des lames, oui, son corps de métal où se reflète le vide. Il y a ce quelque chose de calculé, de méthodique, d'insupportablement mathématique. En se dénudant, elle me fixe du regard, indécodable, ne me lâche pas d'une seconde. Elle a de petits yeux sonores semblables à ceux de carnassiers volants qui se repaissent, tête à l'envers, invisibles, dans l'attente de quelque chevelure lasse sur laquelle fondre, se nicher, agripper les petites griffes. Il est trop tard déjà : elle est sur moi, haleine paralysante, et les aurores qui se glacent.

Je voudrais reprendre, plus haut et plus fort, le chant. Je voudrais rassembler ce qui me reste de forces en un hymne, puissant, barbare, où se mêleraient des voix de tous les âges. Quand je penche la tête vers le bas, que je m'écoute en dedans, oreilles révoltées, c'est une musique de la sorte que j'entends, symphonie minimaliste et baroque à la fois, incitation à la méditation et au combat. Cette impossible musique remonte des profondeurs, je la sens, mais ce n'est pas la mienne. Elle est là, mais pas de moi, et je sais, moi, ou suppose, qu'en ma bouche jadis je l'ai tenue. Par quelle perversion de la mémoire, par quels tours de force ma gorge se souvient-elle de matins plus clairs, reposés, en un temps où j'étais capable de chant ?

Pas une symphonie. Pas un chant. Pas une note. Pas un cri. Rien qu'un étranglement, un de plus, sous la tempe. Je suis dans une église. Un jour de deuil. Et le cortège vient de quitter les lieux. Je suis seul avec elle, ma créature, mon invention. Sa voix, intenable de grâce, presque impudique, est à peine perceptible. Les jambes s'ouvrent en un bâillement léger. Les orgues, tous contre un seul, hurlent dans le vide une même note, suspendue, moi en dessous. Elle encadre mon visage, la petite créature, dicte le mouvement de mes yeux, malades, les pupilles rivées aux lèvres de son sexe, imberbe secret, atrocement lisse. Rien ne s'y accroche, aucune prise, aucune griffe. Aucune

morale. Mes doigts, mes pensées incarnées, invariablement glissent, retombent, finissent toujours à des kilomètres de distance. Ô interminables chutes, à vouloir habiter le cœur de petites filles célestes, flottant comme en apesanteur, inaccessibles étoiles qui me ramènent toujours à moi-même !

Comprends-tu, toi ? Comprends-tu l'angoisse des lieux de culte, déserts, abandonnés, inutiles ? Comprends-tu la touche manquante, la note sur le clavier, orpheline ? Comprends-tu l'impossible symphonie ? Comprends-tu l'urgence, la nécessité pour toi de devenir cette note manquante, de devenir musique ? Le comprends-tu vraiment ? Car c'est ce que te disent les petites filles de leurs regards perçants, de leurs demi-sourires de communiantes. C'est ce qu'elles te lancent comme des flèches à chaque mouvement de leur bouche qui s'ouvre, aspire l'air, le recrache, ce flot de pureté, insupportable d'humilité, insupportable de simplicité. J'en crève, bouche ouverte, et j'en redemande. Anges, encore ! Abreuvez-moi de vos poisons ! Abreuvez-moi de vos silences, de vos ciels impraticables ! Oh ! Anges ! Oh ! Carnassiers ailés ! Oh ! Griffes ! Morsures ! Lésions !

Maintenant, plongez.

TEXTE 4

La ville étale à l'infini ses lumières blanches, longues traînées fluorescentes qui quadrillent la nuit, autoroutes en flèches, muettes, géométries indéchiffrables, complexes, qui ne mènent nulle part. L'œil s'y perd, s'y brûle et puis s'éteint. C'est lourdement que les paupières se referment, silencieux repli sur un ciel d'encre où s'agitent, pour un instant ténu seulement, d'une grâce ambiguë, de petites taches bleues, comme des étoiles, mobiles, presque irréelles, et puis s'éteignent.

C'est plus que la nuit. C'est moins aussi. C'est quelque chose qui ressemble à la nuit. Mais ce n'est pas la nuit.

À l'aveugle les mains se tendent dans l'absence, dans le vide, imprécises. Les mains se tendent à la recherche d'un corps, d'un obstacle, une particule qui s'écraserait, orpheline, sur les parois de la bulle. Les mains se tendent dans l'attente d'un impact, rêvent de cratères, de brèches d'où s'échapperaient avec fracas des bonheurs restés muets. Les mains se tendent, assoiffées, presque mortes. Un contact suffirait : comme des torches vivantes, brûlant de leur propre cri, les tumeurs s'embrasseraient, entonneraient le chant barbare de la dernière chance, tentative ultime de l'âme de se dire dans toutes les langues de tous les peuples, de tous les âges, de tous les règnes, de se dire à la racine, pour la première fois qui serait, irrémédiablement, la dernière.

Le corps repose, immobile, dans l'attente d'un impact qui ne vient pas. Et aucun chant, tu sais, aucun cri. Rien. Pas même le silence.

C'est plus que la nuit. C'est moins aussi. C'est quelque chose qui ressemble à la nuit. Mais ce n'est pas la nuit.

